

C'EST ICI que tout commence, sur ce chemin étroit et tortueux, fragment de l'ancien sentier des douaniers, ainsi dessiné : bouclant une pointe boisée avant de s'effiloche au contact des plages. Pas d'autre nom que *Sentier des douaniers*, pas de numéro, pas de plaque ni d'indice. Il serpente entre deux paysages aussi peu saisissables l'un que l'autre. Côté terre, une succession de murs percés de portes pleines et rouillées d'oubli. Au-dessus, des clôtures finement appareillées de pierres et de briques, des grilles protègent les belles villas campant aristocratiquement au milieu de pelouses bien tondues. Côté mer, l'horizon et des voiles à toute heure ou presque. Soyons juste, il ne s'agit pas de la mer vraiment mais de la baie – la mer domestiquée si l'on préfère, au contraire de celle qui déferle sur le versant ouest de la côte, ici baptisée *La Sauvage*.

Un chemin parfaitement, foncièrement gratuit, que ce sentier gagné sur les propriétés, rendu aux promeneurs dont les silhouettes encombrant les

perspectives tracées depuis les hautes fenêtres plantées dans les massifs d'hortensias. Voilà pourquoi sur ses courbes démocratiques, mal carrossées, dont certaines présentent de dangereux dévers, commençaient et finissaient les étés. Invariablement. Je dis bien : invariablement, rituellement, qu'il pleuve ou qu'il vente. Tout aussi invariable : le sens dans lequel le suivre, en direction du village de Saint-Pierre, toujours. Sous cet angle glissaient les unes derrière les autres les trois pointes du Port Haliguen, du grand Rohu et du Port d'Orange. Ce qui donnait une belle image d'un seul tenant. Il arrivait que cette promenade accompagnât le couchant, alors la nuit se piquait de phares, alignés, alinéas lumineux désignant les ports sur la baie, nommés dans l'ordre car sus par cœur. Amers, nom enfermant l'assonance évocatrice du vaste élément et le goût perdu de l'aventure.

Sur cette petite corniche dominant le trait de côte, jamais, enfant, je n'ai pu marcher seul mais toujours en donnant la main à un adulte. Un danger adouci peu à peu par les années. Affadi conviendrait mieux. Cet affadissement est en l'enfant distancé, de son âge, croissant par conséquent. Alors, la nécessité se fait sentir un jour d'en réveiller le souvenir, d'y déambuler à nouveau, de l'intercaler entre soi et la fadeur.

Et de ce sentier desservant le rivage relever la beauté. Affirmer comme était belle l'image de la mer, idyllique le tableau de l'été, ses miroitants reflets sur l'eau, accordés aux clapotis, le tout contemplé en famille. Se dire « c'est beau », ce rebord dans le paysage,

ces belles demeures, ces belles plages, la vue arrachée à ceux de *La Haute*. Et je n'étais pas seul à y cheminer, pas seul à partager l'expérience désintéressée d'un jugement qu'aujourd'hui je dirais esthétique.



L'ESTHÉTIQUE – le mot et tout ce qui en découle – est une invention du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ayant retranché du monde tout ce qui s'expliquait par la Raison, resta un je-ne-sais-quoi qui ravissait les sens tout en demeurant insaisissable. Le senti et plus seulement le pensé devint affaire de philosophe. En peinture jusqu'alors, on avait pour l'essentiel représenté des portraits ou des figures, des paysages, des scènes de bataille, des épisodes fameux, des tables dressées, des corps – beaucoup de corps, dénudés à la première occasion. Des choses vues. Des choses lues. Des choses raisonnables.

Et Watteau vint, érigeant la rêverie en sujet.

Le choix du tableau ou de l'année à partir desquels décréter l'invention des images nouvelles relèverait du travail historique. Épineuse question des origines et sans doute les possibilités seraient-elles multiples, sources de querelles éclairées. Parce qu'elle marque une inflexion biographique et poétique, et se prête bien au récit, sans autre forme de procès déclarons 1712 *Année des Fêtes galantes*.



CE QUI TIENT l'île au reste du monde est un mince cordon de sable, tassé là par les courants, planté d'oyats, de soldanelles et de fenouils sauvages dont les racines enserrant le peu de dune et le peu de poussière où faire passer la route et le chemin de fer. Ce point du voyage, l'isthme et ses oiseaux suspendus dans leur vol du Saint-Esprit, de manière solennelle, marque l'entrée dans l'été. Saison. Temps autant qu'espace. Cette frontière, mes parents l'annonçaient quelques kilomètres à l'avance quand la route contournant le fond de la baie et la vasière partiellement couverte d'un glacis bleuté se redresse pour filer droit au milieu des sapins. La presque-île naît là dans ce resserrement ; des panneaux de part et d'autre annonçant les premières plages. La frontière était passée toutes vitres baissées pour profiter au maximum du paysage offert par la mer scindée en deux et des odeurs iodées qui s'engouffraient dans l'habitacle. L'été commençait là, dans l'étranglement de la terre.

Ce point franchi, le rivage s'épaissit de nouveau, bas-côtés charnus ne laissant filtrer de la mer côté baie qu'un mince trait bleu interrompu par la cime des arbres et les toits en ardoises. Paysage insouciant, gonflé de chemins creux, bocage peuplé de promesses.

Sur le seuil de la maison nichée au cœur de la presque-île, les grands-parents déjà bronzés car déjà retraits guettaient la voiture coiffée de vélos.

Le soir, le premier soir, la famille au complet cheminait sur le sentier des douaniers, de Keraude vers Saint-Pierre, pour voir si, comme disait ma grand-

mère, le pays n'avait pas changé depuis l'été dernier. Le pays ne changeait pas, mais, un été cependant, le treizième ou le quatorzième, ne se répète pas à l'identique. Cet été-là, moi l'aîné des trois frères, je dors dans un lit de camp installé sous le toit, couchage d'appoint monté au grenier de la maison des vacances. Je ne me souviens pas en avoir fait la demande mais tout porte à croire que mon âge et la croissance de mon corps sont la cause de cette proposition reçue comme le signe de mon entrée en adolescence. Je viens de quitter l'enfance et la chambre où dorment encore mes frères, sans bien m'en rendre compte, sans l'avoir véritablement désiré ; c'est du moins mon sentiment. Mais c'est fait. Je me trouve, me découvre, *déplacé*.

On accède à ce grenier grâce à une échelle de meunier appuyée contre une étroite trémie qui impose au corps de se cambrer pour franchir les dernières marches. En l'absence de fenêtre, l'unique source de lumière consiste en un volet de bois qui s'ouvre en grinçant sur l'à-pic de la façade. Le danger que représente cette ouverture sur le vide explique que je sois le seul des trois garçons à pouvoir investir l'espace exigu sous les pentes du toit. Par cette ouverture, que toute la famille appelle *la trappe*, les objets remisés sont encore hissés à l'aide d'une corde au bout de laquelle est noué un crochet en laiton que le grand-père a façonné de ses mains, oui, de ses propres mains.

Mon installation dans la soupente n'a pas complètement effacé son statut de remise : seul l'espace sous

le faitage a été débarrassé pour y installer un lit, un chevet et une lampe branchée à la rallonge. Coupé des espaces de plain-pied, auxquels le relie l'échelle malcommode, le grenier ne constitue pas à proprement parler une pièce de la maison. Hors sol, il en reste détaché. La chambre s'arrête où commence l'entassement des caisses, des piles de couvertures emballées dans d'épais plastiques ficelés, et des tout premiers meubles de la maison, achetés sur catalogue à l'économat des chemins de fer. Font office de cloisons les ombres portées des vieux *barrassiaux* entreposés là. Jeu de clair-obscur dressant le plan tremblotant de mon intimité, que chaque passage au grenier remet en question : on vient encore y pendre le linge ou fouiller dans l'oubli. Dans l'esprit de tous, le mien compris, l'élévation ferme la chambre, y grimper m'isole, précairement. Jamais cependant personne n'emploie le mot « chambre ». Tout le monde continue de dire « le grenier » – grenier accueillant, pour le dissimuler, mon corps un peu ogre qui gobe l'enfant – grenier dans l'ombre duquel la lampe taille un halo où rêvasser.



**1712** MARQUE le retour supposé du peintre Antoine Watteau à Paris, après trois années passées auprès des siens, à Valenciennes, sa ville natale. Il avait quitté Paris en 1709, suite à son échec au grand prix de Rome. Il aurait fini second

derrière un certain Antoine Grison, aujourd'hui tombé dans l'oubli. Même Wikipédia l'ignore, c'est dire ! Watteau a mal pris cet échec, mais ses biographes soulignent aussi son caractère instable, facilement irritable, source de brouilles et de fâcheries. Tout cela mis bout à bout l'incite donc à quitter Paris et à trouver refuge dans sa famille. Entre 1702 et 1709, période de son premier séjour parisien, Watteau a successivement fréquenté deux ateliers, dont celui de Claude Audran qui logeait au palais du Luxembourg. Le jeune Watteau peut ainsi y admirer les peintures que Rubens a réalisées pour Marie de Médicis quatre-vingts ans plus tôt. Dans les jardins du palais, il peut aussi profiter du spectacle des promeneuses en robes-paniers qui déambulent dans les allées. Sa formation n'a donc rien d'académique. Elle s'élabore, déjà, il faut le souligner, selon le principe du désir et de l'expérience sensible, empruntant davantage les chemins de traverse que la Voie Royale, osons le jeu de mots.

Qu'il porte son regard vers l'écrasante puissance des images de Rubens ou vers les courtisanes qui ne remarquent certainement pas ce jeune homme appuyé contre un tronc, Watteau se tient à distance des corps. Cette forme de timidité le mettra sur la voie du dessin, installé tel un écran entre le monde des femmes et lui, sur la voie de l'allusion et de la transparence, et l'incitera à privilégier l'instant d'avant.

Devant Rubens ! Il faut l'imaginer, lui le retenu, lui le voyeur frêle et délicat, face à ces avalanches de

chair. Ce qui frappe Watteau, du moins on peut l'imaginer, c'est la présence du peintre anversois dans ses images, au milieu des figures. Il est là, partout, promenant son autorité virile autour de ces corps qu'il n'hésite pas à toucher, à caresser pour en sentir le grain avant de les rendre en peinture. Watteau sent la présence de l'aîné dans le moindre centimètre carré de toile, dans les coups de brosse, dans les plis qu'il fait et défait à loisir, dans les nuées qu'il soulève en passant. Il est partout! Watteau le voit saisir les femmes, par les épaules, à pleines mains, il le voit les replacer dans la composition, quitte à leur taper gentiment sur les fesses pour les grouper devant. Allez hop! Demoiselles! En place! C'est lui le patron, seul maître à bord. Rien ne l'effraie. Il va jusqu'à baisser le corsage de Marie de Médicis en personne pour en faire jaillir un sein. Il faut oser! Lui ose. Et en plaisante. Femme de pouvoir mais femme avant tout! Dehors les attributs, au grand air! Du téton! Royal! Dans la peinture, il règne sans partage, menant son petit monde comme un régisseur sur le plateau. Watteau, lui, ne dispose pas de cette force, ni de cette audace. Il se sait fragile. Mais grâce à Rubens, et grâce au spectacle des conciliabules dans les jardins du Luxembourg, il va trouver sa distance. Il va faire son œil. Accommoder.

1712 marque aussi une rencontre, déterminante, avec Pierre Crozat, banquier, conseiller artistique du Régent et riche collectionneur, qui commande au peintre nouvellement revenu à Paris une décoration pour la salle à manger de son hôtel particulier,



rue Richelieu. Watteau répondra à cette commande en réalisant quatre peintures sur le thème des saisons. Des quatre panneaux peints, seul demeure *L'été*, une toile actuellement conservée à la National Gallery of Art de Washington. Crozat possède l'une des plus riches collections de peintures et de dessins, particulièrement des maîtres de la Renaissance. Une collection que Watteau fréquentera assidûment jusqu'à la fin de sa vie.

1712 est enfin l'année où Watteau reçoit l'agrément de l'Académie royale de peinture et sculpture. Sur pièces, ce qui constitue une mesure plutôt exceptionnelle. Les académiciens veulent-ils se « racheter » de la deuxième place au prix de Rome ? Derrière ce Grison non « Wikipédié » ? En tout cas, l'histoire retiendra son admission comme *peintre des Fêtes galantes*. De cette dénomination apparue, après rature, sur le répertoire de ses œuvres, naîtra la légende d'une Académie créant spécifiquement ce genre à son intention. *Les Fêtes galantes*. Rien que pour lui, spécialement inventé pour accueillir ces images inédites. Légende séduisante mais fautive, hélas ! Dans les faits, Watteau est agréé sans autre précision que peintre, académicien. Les historiens ont depuis rétabli la vérité dans toute sa sécheresse. Mais de cet épisode, on peut retenir ceci : la hiérarchie des genres a quand même pris du plomb dans l'aile. Les thèses défendues par Piles l'ont finalement emporté. Le dessin a perdu ! Place à la couleur ! À la sensation et à l'accidentel !

Watteau agréé, il lui reste à remplir une dernière formalité pour devenir académicien : présenter son morceau de réception.



LE MINCE plancher du grenier me séparait des autres membres de la famille. Traversant les lames de bois blanc, les bruits des chocs et des conversations filtraient, sonores processions dont je me détachais tout en les écoutant. Au-dessous de moi se déplaçaient les échos de la vie familiale, pesant le poids de l'enfance à laquelle je pensais m'arracher en gravissant les barreaux de l'échelle.

Là-haut, dans la touffeur chapeautant le pied-à-terre, moi devenu l'enfant au grenier, je me tenais en position géostationnaire, gravitant au-dessus des voix étouffées, présent mais ailleurs. Entre les deux, le ciel lamellé séparait les mondes poreux aux mots et aux sons qui s'aggloméraient, selon les heures, ici, ou là, avant de monter jusqu'à moi chatouiller les souvenirs : le grincement des volets pourtant graissés en début de saison, leur claquement quand ils heurtaient le mur, le petit choc métallique du loquet qui les cale, le tintinnabulement des couverts contre les bols, les chaises poussées sur le sol en ciment et les premières nouvelles. Mais ma grand-mère insomniaque attendait l'aube l'oreille collée au transistor. Elle savait tout déjà et entre deux lampées de café, éventait les scoops de la nuit. Vers onze heures, le

battage des descentes de lit pour en extraire le sable tombé la veille se superposait à la musique écoutée *là-haut*. Oui, *là-haut*. Le mot allait bientôt s'imposer. Cet âge prend vite goût à la semi-solitude, consommée parmi les livres achetés dans les grandes librairies de Nantes en prévision des vacances. Entre-deux investi au beau milieu de musiques éparses, mêlant les sons nouvellement découverts et les ritournelles sucrées entrant dans toutes les têtes au même moment – la mienne comprise : *Ring my bell*, Rod Stewart, un hommage aux Bette Davies' Eyes, *Emotional Rescue* et des rengaines de villes funky, de casbah sous l'emprise du rock, de coronas situés au nord, des bribes comme ce générique siffloté et *On my radio*, la voix de Christian Barbier curieusement associée à celle de Jean-Louis Murat ; allez savoir pourquoi. Plus essentiel en ces étés-grenier, l'écoute en boucle de deux albums achetés d'occasion sur mon argent de poche à un camarade plus âgé : *Hotter than july* de Stevie Wonder et *Babylon by Bus* de Bob Marley, deux voix révélées, et leur musique : l'autre refrain de ma solitude.

Tirailé par l'horizon, les sons nouvellement découverts, je tardais à reprendre ma place dans l'enbas de la maison et, il fallait s'y attendre, le détachement me rapprochait du paysage. À mesure qu'il s'élève, empruntant ces quelques marches dont j'apprivoise la raideur, mon point de vue s'élargit. Tout dans le jardin a été semé dans le prolongement du perron. La cuisine exigüe déborde sur la cour